



Quelle est la part du maître ? Quelle est la part de l'enfant ?

L'enfant vit au milieu de ses rêves comme un petit berger au milieu de ses brebis. Il les regarde glisser dans son paysage, blanches sur l'azur du ciel et dans le flot vivant qui déferle il sait pourtant isoler les innocents visages et inscrire leur vérité jusqu'au plus profond de lui-même. Ce sont toutes ces sensations de vie que la vie continuellement ouvrage autour de notre enfance heureuse qui illuminent nos âmes pendant l'âge mûr et jusqu'à l'extrême vieillesse de notre destinée.

Tout en veillant grand-mère, dans le silence de la cuisine, j'avais le temps de penser et je songeais à tes causeries qui veulent nous mener patiemment à faire éclore tout ce qu'il y a de meilleur dans l'enfant et pour les rendre plus démonstratives, je remontais vers mon passé et revivais mes émotions d'enfant... Une chose qui m'a toujours surprise, c'est de me retrouver pareille tout le long des années, devant les mêmes spectacles. Mes émotions d'enfant étaient aussi profondes, aussi amples, aussi riches et nuancées qu'elles le sont maintenant. Je me revois, toute petite, sortant de la maison, mécontente après les perpétuels orages maternels, et immédiatement l'enchantement pourtant familier du paysage habituel me calmait et m'emportait, l'eau du fossé, le vieux saule creux, les violettes au flanc du talus, les canards qui pataugent, la dentelle de givre d'une toile métallique que je revois comme si c'était hier (et l'école où la maîtresse me mettait des 6 en rédaction : trop sec, pas personnel !). Je me rappelle aussi mon arrivée de Bordeaux où nous étions réfugiés, dans le jardin à Messincourt, j'avais 8 ans. Un jardin du mois d'août plein de fleurs plus hautes que moi. Dire que personne n'a su recueillir toutes ces richesses et pourtant, ce souvenir de 8 ans est magnifique, il a su traverser dans son unique émotion toutes les années. Tout cela non pour me raconter, mais pour te dire combien tu as raison quand tu veux nous aider à faire vivre toutes les richesses intérieures des enfants, pas seulement dénuagés et appauvris dans le langage forcément impuissant de l'enfant, mais avec tout l'éclat qu'elles ont dans les yeux et le cœur enfantins. Oui, ce sont de ces richesses que nous vivons et Freinet, parlant de la taupinière, m'a ravivé aussi la réalité de ces impressions d'enfants jamais éteintes.

L'enfant éclot indéfiniment à chacune de ses sensations. Il est la vivante nébuleuse où l'émotion s'inscrit dans les tâtonnements infinis qui précèdent l'éclosion du langage

et où la chaîne des images, les tourbillons impalpables de vie centrent peu à peu la personnalité. Le tout petit bébé qui, devant nous irémit et s'agite, l'écolier déjà grandet qui entre dans la classe bruissant de sonorités et de lumière, l'adolescent plongé dans ses alternatives perpétuelles de réalité et de rêve sont, à notre insu, le chaos primitif, éclairé de leurs d'aube d'où naîtra dans le mystère des genèses, l'âme humaine. Et plus tard, quelles que soient les rigueurs de l'implacable lucidité qui pousse l'homme à déchirer sans fin le halo d'ombre qui cerne le mystère, tout au long de la vie, l'âme faite de limon et de rêve, remonte vers les eaux lustrales des inconscientes sensations premières. L'indéterminé, l'indéfinissable pétris dans la plus lointaine de nos images ont des reliefs qui dominent l'existence entière, et c'est autour de leur lumière que se situent implacablement les paysages de notre maturité.

Ce n'est point là une baroque fantaisie, un prétexte à littérature ou une conception quelconque de gratuit spiritualisme ; c'est l'évidence même que chacun de nous constate dans la solitude de son intimité et il faudra bien un jour qu'une psychologie enfin consciente prenne en considération ces réalités indéniables qui centrent et équilibrent les personnalités.

Plus intuitifs, plus près des authentiques résonances de la vie, les artistes et les poètes n'ont point trahi la féerique substance à laquelle nous devons tout et il nous serait agréable de chercher par exemple (si nous en avions le temps) tout ce que le génie de notre grande Colette doit à l'impétuosité des élans de sa première enfance.

Il n'est peut-être pas d'écrivain qui, mieux qu'elle, ait gardé en lui et si méticuleusement enregistrées les impressions enchantées, au point d'en faire, dans une sensualité recréée, la marque même de son génie : un souffle passant sur un revers de feuille, la promesse d'une fleur et son épanouissement charnel, les reflets de joaillerie d'une eau courante, l'odeur salée de la mer, un parfum de terre remuée, les volutes végétales, les sensations d'aube et de crépuscule, toute cette féerie de grande classe a pris racine dans une libre enfance villageoise à l'âge des premières années et de la broussailleuse adolescence. Et c'est, inlassablement, à ces états de faveur, que Colette revient en plongée directe faire sa charge d'abeille pour son miel nouveau.

Nous aurions beaucoup à apprendre, nous,

primaires, à relire de temps en temps, les livres de ce grand écrivain. Non pas que nous ayons tout à gagner à suivre trop scrupuleusement ses enseignements, car le côté cérébral du talent de Colette, lucide jusque dans l'innocence de sa joie de vivre, n'est pas l'aspect de son génie pour nous le plus profitable. Mais quelle leçon elle nous donne par sa façon unique d'ouvrir les yeux sur la nature, les êtres et le monde, nous redonnant d'un jet toute la densité de ses instants de vie ! La lisant, nous comprenons mieux les exigences de l'âme et ce besoin qui est intact chez l'enfant, de toucher mieux la réalité pour mieux la posséder. Et c'est sans arrière pensée que nous bénissons les loisirs de bonne bourgeoisie qui ont donné à Madame Colette le grand privilège de recourir à ces trésors chargés d'impétueux élans qui, jamais, ne s'amenuisent et vont, au contraire, enrichissant sans cesse des possibilités d'un génie qui défie la vieillesse.

L'homme pratique qui, toujours nous gourmande et nous fait les gros yeux à cause de ce plaisir ingénu que nous aurions, avec l'enfant, de nous rendre présent dans l'amitié du monde, l'homme pratique ne saura-t-il jamais ce qu'il doit à la terre si bellement ouverte devant lui, « à l'eau du fossé, au vieux saule creux, aux violettes au flanc du talus » ? S'il veut prendre pour lui la seule réalité positive départagée en morceaux coriaces dont le nombre livrera le secret, il aura fait un mauvais partage, car jamais il ne comprendra, comme l'écrit Marakenko, le grand pédagogue russe, « le beau poème d'enseigner ».

Je sais, il peut facilement, pour prendre sa revanche, nous mettre au pied du mur :

— Eh ! bien, allez-y donc dans le sillage de Madame Colette, et trouvez-moi seulement deux passages de ses écrits qui puissent remplir les conditions courantes qu'exigent nos fiches scolaires, seraient-elles les plus littéraires. Allez-y !

Mais non, « je n'y vais pas » ! Madame Colette, cher camarade, ce n'est pas pour l'enfant qu'elle est là. C'est pour vous, c'est pour nous, qu'elle s'en va, faisant sa cueillette à la diable, puis la retenant dans ses mains étonnées, savourant comme sous le jour d'une lampe, la réalité ténébreuse et resplendissante qui joint le présent au passé. Et c'est parce qu'elle déploie devant nous toute la somptuosité de la culture éternelle nécessaire comme une vérité organique, que nous ne voudrions pas que l'enfant qui en tient si généreusement les prémices, en soit un jour, à cause de nous peut-être irrémédiablement frustré.

Jacquot est là devant nous et le regard profond, avec un jeu hésitant de ses petites mains papillottantes, raconte :

Il faisait pas nuit, nuit, j'y voyais encore, mais j'y voyais pas pour voir le canal. Je l'entendais couler, mais c'était quand même un peu noir avec les arbres, alors j'savais pas bien où j'allais.

J'ai appelé Madame Colette à mon secours : cette heure entre chien et loup qui est souvent la sienne et dont le départage nuancé où la quiétude confronte l'angoisse, elle en a dit si souvent toute l'intense émotion ! Sans le moindre souci de littérature, nous avons cherché le crépuscule, l'enfant qui ignore tout des lettres et moi qui en sais si peu ! Et nous avons causé sur le jour qui s'en va et sur la nuit qui vient. Ce n'est pas que le jour veut s'en aller, car il se cramponne encore au dos du buisson, au profil de l'arbre, à la courbe du sentier. Ce n'est pas que la nuit lui fait la bataille puisqu'elle se couche près de lui dans le petit ruisseau, et qu'elle noie le pré et tout le fond de la vallée. Le jour et la nuit se donnent la main voilà :

Non, il ne faisait pas nuit, nuit. Le jour était resté encore un moment. Il se sentait encore un peu content. Il sautait sur les buissons et il voulait monter doucement, tout le long du cyprès. Oh ! je le voyais bien ! comme quand je ferme un peu les yeux et qu'il fait la petite, petite lumière. La nuit, elle commençait à prendre sa place ; elle ne faisait pas de bruit et tout doucement elle s'est couchée sur le canal, sur les prés et dans le fond de la vallée.

Sans qu'on le sache, la nuit et le jour se donnaient la main.

Un instant, j'ai eu l'impression que la sensibilité naïve de l'enfant dépassait la virtuosité de Madame Colette.... Mais à la réflexion, j'ai compris tout ce que lui devaient nos essais de retrouver l'instant qui passe. Nous étions là parce qu'elle avait été avant nous et que sa plume magicienne avait écrit de fort beaux livres. Et je compris mieux encore la nécessité de la culture. Non pas pour nous rendre esclaves des modèles que nous donna le passé, mais pour nous ressaisir au contact de ces modèles et délivrer nos propres exigences comme ils ont délivré la leur.

C'est un bien vaste problème que celui de la culture. Il est bien temps de l'aborder en face, franchement, avant que ne finisse l'année

(à suivre.)

Elise FREINET.

Je signale la très belle revue *U.R.S.S. en construction* qui vient de paraître. C'est une splendide revue aux photos très nettes, donnant de très beaux clichés pour vos fichiers.

Le numéro : 60 fr. plus le port, à demander au Centre de Diffusion du Livre et de la Presse, 142, boulevard Diderot, Paris-12^e.

Lucien DAVIAULT.